

UNE GÉOGRAPHIE TRAVERSIÈRE

L'ENVIRONNEMENT À TRAVERS TERRITOIRES ET TEMPORALITÉS

CLAUDE ET GEORGES BERTRAND



ap

éditions ARGUMENTS

UNE GÉOGRAPHIE TRAVERSIÈRE

L'ENVIRONNEMENT À TRAVERS TERRITOIRES ET TEMPORALITÉS

CLAUDE ET GEORGES BERTRAND

*Ouvrage publié avec le soutien du
Ministère de l'Écologie et du Développement Durable –
Service de la Recherche et de la Prospective*

αρ éditions ARGUMENTS

COLLECTION « PARCOURS ET PAROLES »

Collection dirigée par Chantal BLANC-PAMARD

SAUTTER, Gilles, *Parcours d'un géographe. Des paysages aux ethnies, de la brousse à la ville, de l'Afrique au monde*, 2 volumes, décembre 1993, 397 + 322 p.

PÉLISSIER, Paul, *Campagnes africaines en devenir*, février 1995, 320 p.

COUTY, Philippe, *Les apparences intelligibles. Une expérience africaine*, mars 1996, 306 p.

DEFFONTAINES, Jean-Pierre, *Les sentiers d'un géoagronome*, octobre 1998, 360 p.

JOLLIVET, Marcel, *Pour une science sociale à travers champs, paysannerie, ruralité, capitalisme (France XX^e siècle)*, février 2001, 420 p.

ISBN ~~2-909109-27-5~~

Dépôt légal - 1^{re} édition, novembre 2002

© ***α*** éditions **ARGUMENTS**
1, rue Gozlin - 75006 Paris

DÉDICACES

à François Taillefer, pour la liberté des chemins de traverse.

à Chantal Blanc-Pamard, pour ces textes épars et aujourd'hui rassemblés.

Cet ouvrage est une œuvre partagée, de longue haleine, qui doit beaucoup à la permanence et à l'esprit d'une équipe. Celle des administratifs, chercheurs, enseignants, ingénieurs et techniciens du CIMA (Centre interdisciplinaire de recherches sur les milieux naturels et l'aménagement rural), créé en 1972, devenu le GÉODE (Géographie de l'environnement) de l'Université de Toulouse-Le Mirail et du CNRS (UMR 5602). En collaboration avec d'autres chercheurs, géographes et d'autres disciplines, français et étrangers, tout particulièrement les co-signataires d'articles. La contribution de chacun d'entre nous est solidaire de l'ensemble. En toute amitié.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : savoirs hybridés, savoirs débridés	I
--	----------

I

Le Géosystème : (re) construire une géographie naturaliste

Présentation	1
Paysage et géographie physique globale – 1968	5
Écologie d'un espace géographique – Les géosystèmes du Valle de Prioro – 1972	26
Essai d'analyse écologique de l'espace montagnard – 1973	49
Le géosystème ou « système territorial naturel » – 1978	57
La géographie physique contre nature ? – 1978	67
La nature en géographie : un paradigme d'interface – 1991	80
La géographie et les sciences de la nature – 1992	92

II

Le Territoire : du naturel à l'anthropique, une archéologie de temps long

Présentation	107
L'impossible tableau géographique – 1975	111
L'« Archéologie du paysage » dans la perspective de l'écologie historique – 1978	130
La mémoire des terroirs – 1991	135
Apogée et déclin d'un géosystème sylvo-pastoral – 1984	142
Pas de territoire sans terre – 1995	150
Territorialiser l'environnement – 1992	154

III

Le Paysage : irruption du sensible dans le champ de l'environnement

Présentation	167
Le paysage entre la nature et la société – 1978	169
Le Sidobre (Tarn) : esquisse d'une monographie – 1978	183
Les géographes français et leurs paysages – 1984	229
Le paysage ou l'irruption du sensible dans les politiques d'environnement et d'aménagement – (sous presse)	238
Le paysage un outil pour l'aménagement des territoires en Midi-Pyrénées – 1994	244
Composer un paysage c'est recomposer une géographie – 1996	250

IV

Le Système GTP (Géosystème, Territoire, Paysage) Le retour du géographique ?

Présentation	255
Le géosystème : un espace-temps anthropisé – 2000	257
La discordance des temps – 2002	264
Le paysage et la géographie : un nouveau rendez-vous ? – 2001	274
L'environnement : vers une science diagonale ? – 1998	285
L'œil du gypaète – 1995	291
Bibliographie	301
Glossaire	308

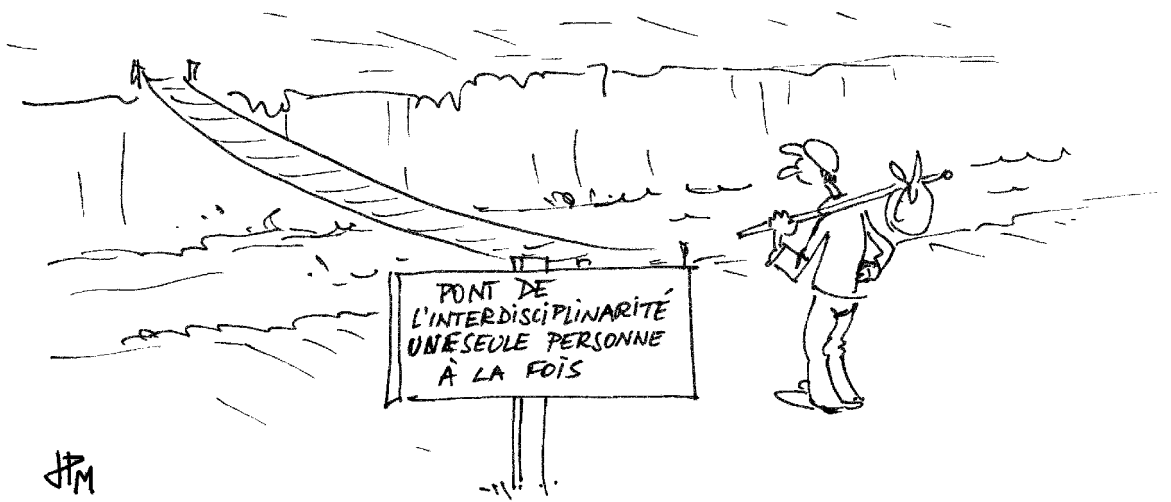
Dessins hors-texte de Jean-Paul Métailié. Dans une autre vie Jean-Paul Métailié est Directeur de Recherche au CNRS et Directeur du laboratoire GÉODE-UMR 5602 du CNRS et de l'Université de Toulouse-Le Mirail.

CARTE HORS-TEXTE

La carte en quadrichromie présentée hors-texte est extraite de la thèse de doctorat de G. Bertrand sur « les paysages des montagnes cantabriques centrales » (1974). Elle a été dessinée entre 1966 et 1967 et imprimée en 1968. En 1976-1977, en collaboration avec Jean-Pierre Amalric (professeur d'histoire moderne à l'Université de Toulouse-Le Mirail, spécialiste de la vie rurale en Castille), nous avons surimposé le tracé probable des routes (cañadas) et des chemins (veredas, cordeles suivis par les moutons transhumants de la Mesta au XVIII^e siècle) ainsi que les principaux pâturages d'été de haute montagne (puertos pirenaicos) et les pâturages et relarguiers-reposoirs de moyenne montagne (pastos). La carte, avec ses surimpressions, a été imprimée grâce à la contribution financière du Géode-UMR CNRS. Ce document est commenté à plusieurs reprises dans l'ouvrage et tout particulièrement dans l'article « Paysage et géographie physique globale » qui ouvre la première partie.

Remarque: Si le concept général qui a présidé à cette cartographie est bien celui de géosystème, les unités cartographiées doivent être aujourd'hui qualifiées de géocomplexes pour éviter les confusions avec d'autres travaux plus récents (russes ou français en particulier).

GÉOGRAPHIE TRAVERSIÈRE



SAVOIRS HYBRIDÉS, SAVOIRS DÉBRIDÉS

La façon dont l'homme vit la terre : comment il la perçoit et se la représente ; comment il l'exploite et la transforme, souvent la bouleverse ; comment il s'applique à la comprendre sans jamais la posséder. La question est toujours recommencée. Le débat est de l'ordre de la métaphysique. Incommensurable, il est à la fois ontologique et axiologique. Il est aussi la plus prosaïque et la plus quotidienne des réalités vécues : celle de la ressource et de la subsistance, du travail et de l'habitat, de l'imaginaire et de la symbolique, de l'oiseau qui chante et du fracas de la ville, du temps qui passe comme du temps qu'il fait, au balancement coloré des saisons.

L'interrogation scientifique est de toujours. Mais elle n'a cessé d'enfler et de se compliquer dans une ambiance peu sereine de crise écologique planétaire, voire, pour certains, de finitude du monde. La recherche, disciplinaire ou interdisciplinaire, cherche ses marques. Elle louvoie entre nature et culture, espace et société, matériel et idéal ; entre le vivant et l'inerte, l'invisible et le sensible. En s'efforçant, au gré des idéologies et des crises, non sans dérives et retards, à ne pas trop perdre de vue la question initiale, peut-être trop générale et trop triviale pour être abordée de front.

Aujourd'hui cela s'appelle l'environnement. Conglomérat certes compréhensif mais indéfini et ambigu dans lequel il faut bien, plus par convention que par conviction, sans réelle connivence, inscrire, néologisme mis à part, un thème de recherche récurrent qui s'étire sur un demi-siècle, donc bien antérieur à l'émergence de la notion moderne d'environnement fondée en grande partie sur l'écologie systémique.

La thématique est univoque : étudier sur les franges incertaines des sciences de la société et des sciences de la nature les espaces géographiques, paysages et territoires qui nous entourent et, dans une certaine mesure, nous conditionnent. En les appréhendant globalement comme des objets, ou des sujets mixtes, à la fois naturels et sociaux. Presque toujours anthropisés, presque toujours artificialisés. Le principe d'hybridation est le fil directeur de notre recherche.

La problématique, *a priori* et pour l'essentiel, est d'inspiration géographique. Elle est revisitée et enrichie grâce à de multiples allers et retours disciplinaires ou interdisciplinaires. Avec la volonté affirmée de proposer, à chaque étape et pour chaque objet, une méthode d'analyse spécifique, théorique dans son principe mais étayée et prolongée par des études concrètes de terrain, soit fondamentales, soit impliquées dans l'aménagement-développement. Sans souci particulier de référence disciplinaire. En somme, un savoir débridé pour un paradigme hybridé. Avec, toutefois, cette question en filigrane : ne s'agit-il pas, dans un environnement historiquement marqué du coin de l'écologie et des sciences de la nature, ainsi que d'une pesante emprise technocratique et de dérives idéologiques, d'un

retour du géographique dans une société devenue un peu plus attentive à la naturalité menacée des choses ainsi qu'à la beauté des paysages du monde ?

AU BONHEUR DE LA CONTOURNIÈRE

« Tous les matins du monde sont sans retour. »
Pascal QUIGNARD

La contournière (talvera en occitan) était ce coin de champ particulièrement soigné, à l'abri d'une haie ou à l'ombre d'un arbre, où le paysan, avant de tracer le prochain sillon, laissait souffler son attelage. D'un seul et même regard il jougeait la tâche terminée et celle qui restait à accomplir. Entre son rêve de paysan et la réalité de la terre. Entre son passé et son avenir. Moment privilégié dans une journée de travail et dans une vie de paysan. Depuis, le tracteur a abattu l'arbre et rasé la haie. Le travail de la terre, et le paysage, y ont laissé un peu de leur âme et beaucoup de leur équilibre.

Dans la carrière d'un chercheur il n'est pas prévu de pause contournière. On nous demande d'analyser dans notre objet d'étude cette « durabilité », cette « soutenabilité », ces forces rétroactives et cette construction patrimoniale et identitaire que nous sommes dans l'incapacité de rassembler pour construire notre épistémologie personnelle. Et mieux aller de l'avant. Pour souffler un instant sur notre propre contournière il faut un événement exceptionnel, une sollicitation extérieure forte et amicale.

Quand une filleule se transforme en marraine, même sans baguette magique, il y a comme un conte de fées. Certes, la citrouille ne se transforme pas en carrosse mais elle prend volume, consistance et couleurs. Elle gagne en maturité. Il aura fallu toute l'amicale opiniâtreté de Chantal Blanc-Pamard, directrice de recherche au CNRS, pour que cet improbable projet soit envisagé et prenne forme. C'est le fruit d'une connivence au long cours, de préoccupations épistémologiques partagées, de regards croisés sur les sociétés paysannes, leurs paysages et leur « nature » bien à elles. L'ouvrage ne serait jamais parvenu à son terme, dans sa pleine configuration finale, sans l'enthousiasme communicatif, la rigueur organisatrice et l'apaisante sérénité de Mesdames Francisca Di Si et Chimène Caputi qui ont chaleureusement accueilli cette rétrospective aux éditions Arguments. Pour y rejoindre les contributions d'auteurs avec lesquels nous avons partagé, sinon les mêmes centres d'intérêt, du moins beaucoup d'idées et de valeurs, parfois les mêmes joies, souvent les mêmes déceptions et les mêmes colères. Ces quelques chercheurs « interdisciplinaires et indisciplinés » au dire de Chantal Blanc-Pamard, que nous sommes particulièrement heureux et honorés de retrouver... au bonheur d'une pause contournière¹.

L'ouvrage a été construit à quatre mains avec les vifs encouragements des éditrices. Il est co-signé Claude Bertrand (ingénieur CNRS) et Georges Bertrand (professeur des universités). Dans la continuité et avec la même complicité de près d'un demi-siècle de vie commune à travers paysages et terrains, enquêtes et archives, cartographies et écritures. Des Pyrénées aux Andes, du Massif central au Piton de la Fournaise, en passant par la Péninsule ibérique et les hauts-lieux que sont pour nous les Picos de Europa et les montagnes cantabriques. Itinéraire qui

¹ Nous remercions les éditeurs, directeurs des collections et de revues qui nous ont aimablement autorisés à reproduire les textes déjà publiés.

s'inscrit, pour l'essentiel, dans l'environnement humain et la programmation scientifique du CIMA (Centre interdisciplinaire de recherche sur les milieux naturels et l'aménagement rural), laboratoire de recherche du CNRS associé à l'université de Toulouse-Le Mirail, créé en 1972 et devenu, depuis 1995, le GÉODE (Géographie de l'environnement)-UMR 5602 du CNRS. Il y a eu beaucoup d'autres rencontres et échanges... et quelques controverses. Ils seront évoqués en leur temps et à leur place.

Seule paraîtra ici la figure de François Taillefer. Sa lettre en date du 24 décembre 1960 placée en épigraphe de la première partie de ce livre souligne, s'il en était besoin, sa permanence de vigie tutélaire. Cet ouvrage lui est dédié ainsi qu'à Chantal Blanc-Pamard qui doit assumer ici la responsabilité de son amicale pression.

Tout retour sur soi, même sur commande et sous contrôle extérieur, demeure une entreprise risquée, nécessairement artificielle et toujours suspecte d'instrumentalisation. Il est difficile de se prémunir contre la fabrication implicite, *a posteriori*, d'une pseudo-cohérence et, surtout, d'une autojustification qui peut facilement verser dans une autocritique de circonstance. Quelques règles du jeu s'imposent. Elles font partie de ce que nous qualifierons de « principes de la contournière ».

– Nous ne ferons pas du neuf avec du vieux. Les textes, rédigés entre 1960 et 2002, portent chacun leur âge et ils doivent être replacés dans leur contexte historique.

– Il s'agit, très explicitement, d'une œuvre de recomposition à partir d'un choix arrêté en janvier 2002. Toutefois, le principe téléologique qui le fonde n'a pas été introduit *a posteriori*, comme pour recoudre et ravauder des pièces disparates. L'unité conceptuelle est bien au départ. Cependant, il n'y a pas plus de système méthodologique préconçu que de quête à la billebaude.

– Cette rétrospective n'a de sens que si on la resitue sur une trajectoire au long cours avec un indispensable prolongement prospectif. Elle engage aussi bien le futur que le présent. Occasion rarement offerte de travailler dans la longue durée d'une période qui a vu émerger l'écologie et l'environnement en annonçant de plus profonds bouleversements.

– Ce retour sur soi est aussi un retour sur les autres. Le balayage épistémologique doit être large et permanent. Transdisciplinaire, il se doit aussi d'être extradisciplinaire, englobant l'ensemble des acteurs et des interventions qui, chaque jour davantage, concerne l'environnement et le développement des territoires. Position « panoptique » (Michel Serres) qui, paradoxalement, n'est pas sans remettre en question l'expansion tous azimuts de la notion d'environnement dans son glissement vers le développement durable.

Sous ces conditions et réserves la pause contournière est la bienvenue. Au bon moment. À condition qu'elle ne soit qu'un rapide coup d'œil jeté dans le rétroviseur pour ouvrir la route et élargir le champ. Sans inutile jeu de mémoire.

L'EXIGENCE D'UN PARADIGME

« Il est malaisé sur un vulgaire tambour de fer peint, en vente chez les marchands de jouets et les grands magasins, d'évoquer des trains de bois courant sur le fleuve jusqu'à l'horizon. »
Günther GRASS, *Le tambour*

Enraciner l'environnement dans le territoire des hommes et dans l'histoire longue des sociétés. Tel est donc l'horizon lointain de cet ouvrage. À la recherche d'un paradigme susceptible d'investir ce champ d'hybridation entre ce qui est habituellement catalogué comme, d'un côté, le social et, de l'autre, le naturel. L'environnement en est l'enjeu et la géographie l'outil. Formule commode qui engage une recherche mais ne la résume pas. Tout se joue sur les marges indéfinies d'objets ou de sujets, de méthodes et de disciplines, dans un domaine en mouvement et à propension ubiquiste.

Du temps des passerelles au temps du mélange

Nous vivons une révolution copernicienne. Brutale, irrésistible, irréversible, imprévisible. Nous changeons et le monde change ; nous changeons le monde et le monde nous change. La montée en puissance de la question environnementale s'effectue dans la confusion de phénomènes exacerbés et inattendus, contradictoires et mal maîtrisés : dérèglements écologiques et économiques, difficultés sociales et incertitudes politiques, percées scientifiques avec de grands trous noirs, ouvertures culturelles et peurs millénaristes... sans parler des brèves de comptoir. La recherche scientifique s'interroge et tremble sur ses fondements scientifiques et disciplinaires, indispensables mais étriés. Parfois à la pointe de la créativité ; parfois dépassée et en panne d'imagination créatrice. L'interdisciplinarité, qui a effectué ses premières expériences, a heureusement secoué l'édifice et réussi quelques belles percées. La recherche ne sera plus comme avant et les disciplines ont déjà des comptes à rendre.

Toutefois, les pratiques interdisciplinaires, institutionnelles ou spontanées, ont montré leurs propres limites aussi bien au plan méthodologique que factuel. Dans tous les cas, la méthode, cette boîte à outils du chercheur, a beaucoup de mal à s'ajuster entre faits sociaux et faits naturels, entre discours amphigouriques et technologies sophistiquées. La viabilité des nouveaux modèles scientifiques transdisciplinaires, quand ils existent, n'est pas assurée. Enfin, la formation des chercheurs n'est plus garantie, surtout pour les plus jeunes et surtout s'ils ont directement participé aux grands programmes interdisciplinaires qui les ont éloignés de leurs références disciplinaires et académiques. Or, l'environnement tel qu'il se dessine de jour en jour apparaît, peut-être et avant tout, comme une nouvelle culture générale qui ne se limite pas à ce qu'il est convenu d'appeler la culture scientifique et technique.

Il n'y a pas de réponse univoque à ces questionnements entrecroisés. Les voies sont multiples et inégalement tracées. Les passerelles y sont fréquentes. Elles permettent de sauter d'une rive à l'autre, d'une discipline à l'autre, d'une discipline à l'interdisciplinarité, et retour. Elles ne comblent pas les vides. Une recherche conséquente sur l'environnement, même ciblée comme la nôtre, se doit de travailler sur les marges, parmi les interfaces et les interstices, là où s'emmêlent et s'entrechoquent non seulement les phénomènes environnemen-

taux mais aussi les concepts et les méthodes dont nous nous servons pour en rendre compte.

Un paradigme comme outil

Dans le labyrinthe de l'environnement le paradigme a pour fonction principale de donner du sens et un sens. Il organise les objets et les sujets autour de mots-clés et de questions vives. Proposer de construire un paradigme n'a rien de présomptueux ni d'exceptionnel. Ce qui demeure encore un gros mot pour certains chercheurs enfermés dans leur scientificité technicienne constitue, dans le quotidien, une démarche très concrète et très pragmatique, parfaitement adaptée au trop plein et à la dispersion de la problématique environnementale. C'est sur de telles bases, à la fois épistémologiques et méthodologiques, que l'environnement a été récemment redéployé et recentré sur la société (Edgar Morin, Michel Serres, Dominique Lecourt, etc.). Avec toutes les retombées scientifiques et culturelles qui contribuent à transformer l'image de la société dans sa relation à la planète.

L'environnement n'est plus un simple substitut et/ou un prolongement des sciences de la nature et de l'écologie scientifique ; pas plus qu'il n'est, au plan politique, la chasse gardée des écologistes. Aujourd'hui plus que jamais l'environnement réclame une « méthode de complexité » associant dialectiquement épistémologie et histoire des sciences, théorie et pratique, méthode et technique, savoir et formation. De façon explicite et de manière construite. Sans naïveté et sans illusion. Avec ce grain d'utopie qui permet de voir large et loin... à l'échelle de la question posée. Quitte à faire évoluer le paradigme. Ou à en changer en cours de route. Comme cela s'est produit à plusieurs reprises au long de notre itinéraire. De telle sorte que l'on peut aujourd'hui parler d'une chaîne de paradigmes... à laquelle viendront s'ajouter d'autres chaînons. En continuité ou en opposition. Mais toujours dans la recherche d'une clarté conceptuelle.

« Il faut toujours avoir deux idées,
l'une pour tuer l'autre. »
Philosophe anonyme

Quelle géographie pour quel environnement ?

Par rapport à l'environnement la géographie ne paraît pas, *a priori*, la discipline la plus mal placée. N'a-t-elle pas été, au moins pendant la première moitié du XX^e siècle, une science de l'environnement avant la lettre, occupant une position stratégique unique entre nature et société et jouant, de ce fait, un rôle de premier plan dans la connaissance de la planète et la mise en valeur de ses ressources ? Ce fut l'âge d'or d'une géographie de synthèse dite régionale. À partir des années 1950-1960 la géographie en tant que discipline institutionnalisée dérive vers d'autres problématiques. Elle passe à côté de l'écologie naissante (1960-1970) et entretient des rapports distants avec un environnement demeuré longtemps d'obédience naturaliste. La géographie physique, isolée et écartelée, écrasée par la prééminence de la géomorphologie, n'y a pas survécu. Aujourd'hui des réticences subsistent. Elles sont d'autant plus difficiles à surmonter qu'elles relèvent à la fois de l'idéologie et de la compétence scientifique (par exemple dans le domaine du vivant et des sciences écologiques).

L'environnement et la géographie ne sont donc qu'un vieux couple bancal. Ni vraiment solidaire, ni vraiment séparé. Entre indifférence et méfiance.

L'interdisciplinarité obligée des dernières décennies a, pourtant, ouvert quelques perspectives et développé des échanges mais la géographie n'est plus qu'une discipline parmi les autres. Des géographes s'y distinguent sans vraiment entraîner leur institution. Il est vrai qu'ils avancent le plus souvent masqués : biogéographes, géomorphologues, hydrologues, etc. En dépit des énormes besoins exprimés par les enseignants et les aménageurs de tous niveaux. S'agit-il pour la discipline en général et plus spécialement pour la géographie physique d'une nouvelle, et peut-être dernière, occasion perdue ?

Il est inconcevable que la recherche sur l'environnement, transdisciplinaire par nécessité, puisse avancer sans dimension géographique affirmée. La question n'est plus de savoir si la géographie est la science de l'environnement mais bien de prendre en compte la dimension géographique de l'environnement. En interactivité avec les autres disciplines. L'exemple de l'écologie n'est pas à éviter mais à méditer. En dépit de certaines tergiversations scientifiques et de dérives politiques l'écologie, au sens large de paradigme et de méthode, demeure la principale, voire la seule référence construite pour une part essentielle de la question environnementale : celle qui touche au vivant. Quelle géographie pour quel environnement ? Quelles convergences épistémologiques et méthodologiques entre l'écologie et la géographie ? Quels points de friction ? Quels ponts à traverser ? Quelles avancées communes ?

Le couplage dissymétrique entre l'environnement, à dominante écologique, et le géographique, à dominante sociale, constitue le postulat de départ et l'enjeu central de notre recherche. Sa complexité et son ambiguïté justifiant l'essai de nouveaux paradigmes. Au cœur d'une interdisciplinarité « disciplinée » dans les deux sens du terme. Avec la volonté d'insérer la problématique environnementale encore plus avant dans la société et la culture. À mi-chemin entre l'épistémologie et la méthode ; à mi-chemin entre la recherche et la pratique ; à mi-chemin entre la géographie et les autres disciplines. Dans un système d'hybridation qui reste à inventer et à faire évoluer au rythme de la poussée environnementale.

MOTS-BALISES ET QUESTIONS VIVES

Étalé sur près d'un demi-siècle notre travail a été sans cesse confronté à des contraintes et des obstacles multiples, certains liés aux états successifs des recherches sur l'environnement, d'autres inhérents à notre propre formation disciplinaire : inculture épistémologique, imprécisions sémantiques, insuffisances théoriques et méthodologiques, frilosités institutionnelles. Autant de leitmotifs qui s'inscrivent en creux dans notre recherche. Tous n'ont pas été surmontés. Ils nous ont accompagnés, compliquant notre démarche, brouillant les pistes aussi bien devant que derrière nous.

Quels mots pour le dire ?

Dans un domaine aussi prolix que l'environnement la première exigence est celle du langage. Ce domaine tout nouveau et sans frontières est encombré de mots vides de sens que chacun remplit à sa guise : ambiance, aménité, anthropique, catastrophe, climax, crise, durabilité, milieu, nature, paysage, temps long, soutenabilité et... environnement. Irréductibles les uns aux autres, imprécis et volatiles, ils entretiennent de belles empoignades byzantines. Comment manipu-

ler et hiérarchiser ce vocabulaire usagé ? Faut-il inventer des néologismes et abuser des anglicismes ?

Comme nous l'avons déjà souligné, c'est sans enthousiasme et sur le tard que nous avons retenu le mot environnement comme qualificatif général de notre étude. Pour se conformer à l'histoire et à l'usage actuel, au plan national et international. Va donc pour l'environnement. En sachant qu'il ne s'agit pas d'un concept scientifique mais seulement d'une notion banale et polysémique. À manipuler avec précaution.

Les grandes étapes qui fondent notre recherche sont assorties de « mots-balises » regroupés dans des agrégats sémantiques signifiants. Plus que des mots isolés de leur contexte ces sortes de grappes sémantiques constituent autant d'entrées spécifiques dans l'environnement, par exemple autour des termes de géosystème, territoire, paysage. Autonomes et interactives, ces configurations langagières sont éphémères. Elles évoluent au gré des avancées de la recherche. La plupart de ces mots ou groupes de mots servent à qualifier des sujets, des objets, des phénomènes transversaux, évoluant entre le naturel et le social. Ils transcendent les vocabulaires disciplinaires et, s'ils existent, interdisciplinaires. Leur statut est extradisciplinaire. Leur liste reste ouverte.

Le couplage discipline-interdiscipline

L'irrésistible vague interdisciplinaire des années 1968 qui a bousculé et fécondé le champ scientifique de l'environnement n'est-elle pas à bout de souffle ? La trop large programmation institutionnelle, « ce mouton à cinq pattes et à roulettes bleues » selon le géographe Raymond Regrain, est certainement révolue après d'honnêtes services. Sommes-nous, pour autant, au début d'une phase post-disciplinaire avec un retour aux disciplines ? Ne s'agit-il pas plutôt de coupler discipline et interdiscipline ? Chaque discipline s'entourant de sa propre auréole interdisciplinaire. Cette interdisciplinarité périphérique, qui n'intéresse pas que la seule géographie, constitue pour notre propos un test méthodologique essentiel qui engage l'avenir de notre recherche.

La coupure entre le naturel et le social

La recherche sur l'environnement ne progressera pas significativement tant que l'on continuera à raisonner en termes de séparation, voire de contradiction et de conflit entre faits naturels et faits sociaux. Si l'environnement est, par définition, le domaine du mélange et de la mixité, cela doit se traduire par des concepts et des notions hybrides : paysage, territoire, ressource, etc. Quelle place et quel rôle attribuer à la naturalité, à l'artificialisation, à la sociabilité, c'est-à-dire aux multiples formes d'anthropisation qui nous rapprochent de cette « anthropologie de la nature » prônée par Philippe Descola ?

Le passage de la complication à la complexité

L'analyse de système qui a si bien fonctionné pour maîtriser l'écosystème et le géosystème peut-elle être étendue à l'ensemble de l'environnement en y insérant la dimension sociale et culturelle ? Comment concilier la dynamique interne d'un système avec l'évolution historique sinon en sortant du modèle systémique proprement dit ? Certes, « la complexité est à la base » (E. Morin). Encore faut-il avoir une idée sur ce que l'on considère comme le fondement du système ainsi que sur son principe téléologique.